

CE QUE RACONTAIT
LA VIEILLE JOHANNE

Le vent siffle dans le vieux saule !

On croirait entendre une chanson. Le vent la chante, l'arbre la raconte. Si tu ne la comprends pas, adresse-toi à la vieille Johanne, à l'hospice, elle est au courant, elle est née ici dans la paroisse.

Il y a des années, lorsque la grand-route passait encore par là, l'arbre était déjà grand et on le remarquait. Il était là où il se trouve encore, devant la maison du tailleur avec ses colombages et ses murs blanchis à la chaux, tout près de la mare, qui, à l'époque, était assez grande pour qu'on y mène boire le bétail. Et dans la chaleur de l'été, on voyait de jeunes fils de paysans courir tout nus et barboter dans l'eau. Juste au-dessous de l'arbre, on avait dressé une borne faite de pierres taillées. Elle s'est renversée depuis, et des ronces l'ont envahie.

On fit passer la nouvelle grand-route de l'autre côté de la ferme du riche fermier. L'ancienne devint un chemin de terre, la mare se changea en flaque, elle fut recouverte par les lentilles d'eau. Quand une grenouille plongeait, la verdure s'écartait et on apercevait l'eau noire. Tout autour, il poussait et il pousse encore des cannes de jonc, des trèfles d'eau et des iris jaunes.

La maison du tailleur était devenue vieille et elle penchait. Le toit s'était couvert de mousse et de joubarbe. Le colombier s'était effondré et l'étourneau est venu s'y installer. Les hirondelles avaient aligné leurs nids sur le pignon de la maison jusque sous le toit comme si c'était un endroit où le bonheur avait établi sa demeure.

C'était comme cela autrefois, mais maintenant, c'était devenu un lieu solitaire et silencieux. Un paresseux, que les gens appelaient « Rasmus le Pouilleux », habitait là tout seul. Il était né ici, il avait joué ici, il avait gambadé dans les champs et sauté par-dessus les barrières, barboté dans la mare étant petit, et grimpé au vieil arbre.

Celui-ci élevait ses grosses branches avec majesté et élégance, comme il le fait encore, mais la tempête avait déjà légèrement tordu son tronc et, avec le temps, il s'était fendu. Depuis, les intempéries et le vent ont accumulé de la terre dans la fente. Il y pousse de l'herbe et de la verdure, et un petit sorbier est même venu s'y planter.

Lorsque les hirondelles arrivaient au printemps, elles voletaient autour de l'arbre et du toit, elles ar-

rangeaient et réparaient leurs vieux nids, tandis que Rasmus le Pouilleux ne prenait aucun soin du sien. Il ne le réparait pas et ne le renforçait pas. « À quoi bon ! » était sa devise, tout comme elle avait été celle de son père.

Il restait dans sa maison, les hirondelles partaient, mais elles revenaient, ces fidèles créatures ! L'étourneau partait, puis il revenait et chantait sa chanson. Autrefois, Rasmus arrivait à rivaliser avec lui, mais maintenant, il ne sifflait et ne chantait plus.

Le vent soufflait dans le vieux saule, il souffle encore, on croirait entendre une chanson. Le vent la chante, l'arbre la raconte. Si tu ne la comprends pas, adresse-toi à la vieille Johanne, à l'hospice, elle est au courant, elle connaît les choses du passé, elle est comme un recueil de chroniques, plein de notes et de vieux souvenirs.

Quand la maison était neuve et en bon état, le tailleur du village, Ivar Ølse, y emménagea avec sa femme Maren. Ils étaient tous deux travailleurs et honnêtes. À l'époque, la vieille Johanne était enfant, c'était la fille du sabotier, l'un des hommes les plus pauvres de la paroisse. Maren lui donnait souvent de bonnes tartines de pain beurré, car elle avait de la nourriture en abondance. Elle était en bons termes avec la châtelaine. Elle riait toujours et elle était d'humeur gaie. Elle ne se laissait pas abattre, elle avait la langue bien pendue, mais ses mains étaient agiles, elles aussi. Elle maniait l'aiguille avec autant d'habileté que sa langue, et s'occupait en plus de sa maison et de ses enfants. Elle en avait presque une douzaine, onze en tout, le douzième ne vint jamais.

« Les pauvres ont toujours leur nid plein de petits ! disait le maître du manoir en bougonnant. Si on pouvait les noyer comme des petits chats, et si on pouvait n'en garder qu'un ou deux parmi les plus robustes, il y aurait moins de misère !

– Bonté divine ! disait la femme du tailleur. Tout de même, les enfants sont une bénédiction de Dieu. Ils sont la joie de la maison. Chaque enfant est un Notre-Père de plus ! Si on est dans le besoin et qu'on a beaucoup de bouches à nourrir, on redouble d'efforts et on trouve le moyen de s'en sortir en toute honnêteté. Le Seigneur ne nous abandonne pas si nous ne l'abandonnons pas ! »

La châtelaine lui donnait raison, acquiesçait d'un gentil signe de tête, et tapotait la joue de Maren. Elle l'avait souvent fait, et elle lui avait même parfois donné un baiser, mais à cette époque-là, la châtelaine était un petit enfant et Maren était sa

bonne. Elles s'aimaient bien toutes les deux, et elles restèrent toujours fidèles à ce sentiment.

Tous les ans, au moment de Noël, le manoir envoyait à la maison du tailleur des provisions pour l'hiver : un tonneau de farine, un cochon, deux oies, une motte de beurre, du fromage et des pommes. Cela aidait à garnir le garde-manger. Ivar Ølse avait alors l'air très satisfait, mais il ne tardait pas à revenir à sa vieille devise : « À quoi bon ! »

La maison était propre et coquette, il y avait des rideaux aux fenêtres, ainsi que des fleurs, des œillets et des balsamines. Le nom de la famille avait été brodé et mis dans un cadre qui était accroché au mur, et tout à côté, il y avait un petit poème de circonstance que Maren Ølse avait écrit elle-même, car elle savait comment faire pour que les mots riment. Elle était presque un peu fière du nom de famille Ølse, c'était le seul mot de la langue danoise qui rimait avec « pølse » qui veut dire saucisse. « Voilà au moins une chose qui nous distingue des autres ! » disait-elle en riant. Elle conservait toujours sa bonne humeur, et elle ne disait jamais comme son mari : « À quoi bon ! » Sa devise était : « Compte sur toi-même et sur Notre-Seigneur ! » C'est ce qu'elle faisait et tout son monde pouvait compter sur elle. Les enfants se portèrent bien, ils grandirent et sortirent du nid, s'éparpillèrent au loin et se tirèrent bien d'affaire. Rasmus était le plus petit. C'était un enfant tellement ravissant que l'un des grands peintres de la ville le fit poser et le peignit, aussi nu que lorsqu'il était venu au monde. Ce tableau se trouve actuellement dans le château du roi, la châtelaine l'avait vu et elle avait reconnu le petit Rasmus, bien qu'il fût sans vêtements.

Puis vinrent les temps difficiles. Le tailleur fut pris de rhumatisme aux deux mains, de grosses boules se formèrent, aucun docteur ne put rien y faire, même pas l'habile Stine, qui soignait les gens avec des « remèdes » bien à elle.

« Il ne faut pas se laisser abattre ! disait Maren. Cela ne sert à rien de marcher la tête basse ! Nous n'avons plus les deux mains du père pour nous aider, il faut donc que j'utilise les miennes avec encore plus d'ardeur. Le petit Rasmus sait d'ailleurs aussi manier l'aiguille ! »

Il s'asseyait déjà sur la table, comme un tailleur. Il sifflait et chantait. C'était un garçon gai.

« Il ne faut pas qu'il reste assis là toute la journée, disait sa mère. Ce serait injuste à l'égard de cet enfant. Il faut aussi qu'il joue et qu'il gambade. » Johanne, la fille du sabotier, était sa meilleure ca-

marade de jeux. Elle était d'une famille encore plus pauvre que Rasmus. Elle n'était pas jolie, elle marchait nu-pieds, ses habits étaient en lambeaux, elle n'avait personne pour les ravauder, et l'idée ne lui venait même pas de le faire elle-même. C'était une enfant, et elle était aussi gaie qu'un pinson aux rayons du soleil de Notre-Seigneur.

À côté de la borne en pierres taillées, sous le grand saule, Rasmus et Johanne jouaient ensemble.

Il avait des idées ambitieuses. Il voulait devenir un jour un grand tailleur qui habiterait en ville, où il y avait des maîtres qui employaient dix compagnons. C'est son père qui le lui avait dit. C'est là qu'il voulait être compagnon, et c'est là qu'il voulait devenir maître, et Johanne viendrait alors lui rendre visite, et si elle savait faire la cuisine, elle leur ferait à manger à tous et elle aurait une grande salle à manger à elle.

Johanne n'osait pas trop y croire, mais Rasmus était persuadé que cela se ferait.

Ils étaient donc assis sous le vieil arbre, tandis que le vent soufflait dans les branches et les feuilles. On aurait cru que le vent chantait et que l'arbre racontait quelque histoire.

À l'automne, toutes les feuilles tombaient, et les gouttes de pluie ruisselaient des branches nues.

« Elles reverdiront ! » disait la mère Oise.

« À quoi bon ! répondait son mari. Nouvelle année, nouveaux soucis pour notre subsistance.

– Le garde-manger est rempli ! disait la femme. Grâce à notre bonne maîtresse. Je suis robuste et en bonne santé. Nous commettrions un péché si nous nous plaignions ! »

Les châtelains passaient les fêtes de Noël dans leur résidence campagnarde, mais la semaine qui suivait le Nouvel An, ils s'installaient en ville, où ils passaient l'hiver dans la joie et les divertissements. Ils étaient même invités à des bals et des réceptions chez le roi en personne.

Madame avait reçu de France deux splendides robes. L'étoffe dont elles étaient faites, leur coupe et leurs ourlets étaient tellement beaux que Maren, la femme du tailleur, n'en avait jamais vu d'aussi superbes. Elle demanda alors à la châtelaine la permission de venir au château avec son mari pour qu'il puisse voir les robes, lui aussi. Aucun tailleur de village n'en avait jamais vu de pareilles, disait-elle.

Il les vit et ne sut pas quoi dire avant d'arriver à la maison. Et il ne dit alors rien d'autre que ce qu'il disait toujours : « À quoi bon ! » Et cette fois-ci, il disait vrai.

Les châtelains se rendirent en ville. Les bals et les réjouissances commencèrent, mais au milieu de tout ce faste, le vieux seigneur mourut et sa femme ne put pas mettre ses somptueux vêtements. Son chagrin était très grand et elle était vêtue de noir des pieds à la tête, dans des habits de deuil très stricts. On ne voyait pas le moindre ruban blanc. Tous les domestiques étaient en noir, le carrosse d'apparat lui-même était recouvert d'une élégante tenture noire.

La nuit était d'un froid glacial, la neige étincelait, les étoiles scintillaient, le lourd corbillard amena le corps depuis la ville jusqu'à l'église du manoir, où il devait être déposé dans le caveau de la famille. L'intendant et le bailli de la paroisse étaient à cheval et attendaient devant la grille du cimetière, des flambeaux à la main. L'église était illuminée et le pasteur se tenait debout devant le portail ouvert, pour accueillir le corps. Le cercueil fut porté jusque dans le chœur, suivi de tous les membres de la paroisse. Le pasteur parla, on chanta un psaume. Madame était présente à l'église, on l'y avait amenée dans le carrosse d'apparat drapé de noir, il était noir à l'intérieur et à l'extérieur, on n'en avait jamais vu de semblable dans la région.

Pendant tout l'hiver, on parla du faste qui avait entouré le deuil. C'était vraiment un « enterrement de seigneur ».

« C'est là qu'on a vu combien c'était un homme important ! disaient les gens de la paroisse. Il était de haute naissance et il a été enterré avec le respect dû à son rang !

– À quoi bon ! dit le tailleur. Maintenant, il a perdu la vie et ses biens. Quant à nous, nous avons au moins l'un des deux !

– Ne dis pas des choses comme cela ! dit Maren. Il a la vie éternelle dans le royaume des cieux.

– Qui t'a dit cela, Maren ? Un homme mort fait un bon engrais, mais cet homme-là était certainement trop distingué pour pouvoir être utile à la terre. Il a été mis dans un caveau !

– Ne parle donc pas comme un impie ! dit Maren. Je te le répète, il a la vie éternelle !...

– Qui t'a dit cela, Maren ? » répéta le tailleur.

Et Maren jeta son tablier sur le petit Rasmus pour qu'il n'entende pas ces paroles.

Elle l'emporta dans l'abri où ils entreposaient la tourbe et elle pleura.

« Les paroles que tu as entendues là-bas, mon petit Rasmus, ce n'est pas ton père qui les a dites, c'est le Malin qui a traversé la pièce et qui a parlé par la bouche de ton père ! Récite ton Notre-Père !

Nous allons le réciter tous les deux ! » Elle joignit les mains de l'enfant.

« Me voilà de nouveau joyeuse ! dit-elle. Compte sur toi-même et sur Notre-Seigneur ! »

L'année de deuil était passée, la veuve portait maintenant le demi-deuil, mais dans son cœur, il y avait une joie entière.

Le bruit courut qu'elle avait un prétendant, et qu'elle pensait déjà au mariage. Maren était un peu au courant, et le pasteur en savait un peu plus encore.

Le dimanche des Rameaux, après le sermon, les bans du mariage de la veuve avec son fiancé devaient être publiés du haut de la chaire. On avait bien entendu dire qu'il taillait dans une matière ou une autre, mais on ne savait pas si c'était le bois ou la pierre, et on ignorait totalement ce qu'était un sculpteur. À l'époque, Thorvaldsen et son art n'étaient pas encore bien connus des gens du peuple. Le nouveau maître du manoir n'était pas de haute noblesse, mais c'était tout de même un homme très impressionnant. Il exerçait une profession à laquelle personne ne comprenait rien, d'après ce qu'on disait. Il faisait des statues, il était habile dans son travail, jeune et beau.

« À quoi bon ! » disait le tailleur Ølse.

Le dimanche des Rameaux, les bans furent publiés du haut de la chaire, après quoi on chanta des cantiques et on prit la communion. Le tailleur, sa femme et le petit Rasmus étaient à l'église, les parents s'avancèrent jusqu'à l'autel, Rasmus resta assis dans le chœur, il n'avait pas encore fait sa première communion. Ces derniers temps, on avait manqué de vêtements dans la maison du tailleur. On avait tourné et retourné les vieux habits, on les avait cousus et rapiécés, et ils portaient maintenant tous les trois des habits neufs, mais le tissu était noir, comme lors d'un enterrement, car il provenait de la tenture qui avait recouvert le corbillard. C'est elle qui avait servi à confectionner le manteau et le pantalon du mari, la robe de Maren avec son col montant, et toute la tenue de Rasmus, qu'il pourrait porter jusqu'à sa première communion. On avait pris aussi bien les tentures extérieures que celles qui étaient à l'intérieur du corbillard. Personne n'avait besoin de savoir à quoi cela avait servi avant, mais les gens ne tardèrent pas à l'apprendre, la guérisseuse Stine et quelques autres femmes, qui en savaient autant qu'elle mais qui ne vivaient pas de leurs pratiques, dirent que ces habits amèneraient la maladie et la contagion dans la maison. « On ne s'habille avec du tissu de deuil que pour se rendre à la tombe. »

Johanne, la fille du sabotier, pleura en entendant ces paroles, et comme il arriva que le tailleur tomba malade et que son état alla en empirant à partir de ce jour-là, le bruit se répandit qu'on aurait certainement bientôt l'occasion de voir qui serait frappé.

On eut effectivement l'occasion de le voir.

Le premier dimanche après la Trinité, le tailleur Ølse mourut. Maren était maintenant la seule sur laquelle sa famille pouvait compter. On comptait sur elle, et elle comptait sur elle-même et sur Notre-Seigneur.

L'année suivante, Rasmus fit sa première communion. Le moment était venu pour lui d'aller en ville pour entrer en apprentissage chez un grand tailleur, qui n'avait toutefois pas douze compagnons assis sur sa table, mais un seul. Le petit Rasmus comptait pour la moitié d'un compagnon. Il était heureux, il avait l'air satisfait, mais Johanne pleurait, elle était plus attachée à lui qu'elle ne le savait elle-même. La femme du tailleur resta dans la vieille maison et continua à exercer la profession.

C'est à cette époque-là que la nouvelle grand-route fut ouverte. L'ancienne, qui passait à côté du saule et de la maison du tailleur, se changea en chemin de terre, la mare se rétrécit, des lentilles d'eau recouvrirent la flaque qui restait. La borne se renversa, elle ne servait plus à rien, mais l'arbre resta vigoureux et beau. Le vent sifflait dans ses branches et dans ses feuilles.

Les hirondelles s'envolèrent, l'étourneau s'envola, mais ils revinrent au printemps, et lorsqu'ils revinrent pour la quatrième fois, Rasmus réapparut à la maison. Il avait été admis au nombre des compagnons, c'était un beau garçon, mais il était un peu délicat de santé. Il voulait faire son balluchon, voir des pays étrangers. C'est à cela qu'il aspirait. Mais sa mère comptait sur lui à la maison, c'était le meilleur endroit pour lui. Tous les autres enfants étaient éparpillés, c'était lui le plus jeune, la maison devait lui revenir. Le travail ne manquerait pas, s'il voulait parcourir la région comme tailleur itinérant, il pourrait faire de la couture pendant quinze jours dans une ferme, puis quinze jours dans une autre. C'était aussi une façon de voyager. Et Rasmus suivit le conseil de sa mère.

Il dormit donc de nouveau sous le toit de sa maison natale, s'assit de nouveau sous le vieux saule et entendit le bruit du vent dans ses branches.

Il avait belle allure, il savait siffler comme un oiseau et chanter des chansons, nouvelles et anciennes. Il était apprécié dans les grandes fermes,

en particulier chez Klaus Hansen, l'un des paysans les plus riches de la paroisse.

Sa fille Else était aussi jolie que la plus belle des fleurs, et elle riait toujours. Il y avait des gens assez méchants pour dire qu'elle ne riait que pour montrer ses jolies dents. Elle avait le rire facile et elle était toujours d'humeur à jouer des tours. Tous les habits lui allaient bien.

Elle s'éprit de Rasmus et il s'éprit d'elle, mais aucun des deux ne s'en ouvrit franchement à l'autre.

C'est ainsi qu'il finit par sombrer dans la mélancolie. Il tenait plus de son père que de sa mère. Il n'était de bonne humeur que lorsque Else était là. Ils riaient alors ensemble, plaisantaient et jouaient des tours, mais bien qu'il ait eu maintes fois l'occasion de le faire, il ne lui avoua jamais qu'il l'aimait. « À quoi bon ! pensait-il. Ses parents cherchent un bon parti pour elle, et je n'ai aucune richesse. Le plus sage serait de partir d'ici ! » Mais il n'arrivait pas à s'éloigner de la ferme, on aurait dit qu'Else le retenait par un fil. Il était pour elle comme un oiseau dressé, il chantait et sifflait pour son agrément, exactement comme elle le souhaitait.

Johanne, la fille du sabotier, était servante dans cette même ferme, on lui assignait d'humbles tâches. Elle conduisait la voiture à lait dans les champs, où elle trayait les vaches avec d'autres filles. Il arrivait même qu'elle transporte du fumier, quand il le fallait. Elle n'entrait jamais dans la grande salle à manger et elle ne voyait pas beaucoup Rasmus ni Else, mais elle entendit dire qu'ils étaient comme fiancés.

« Comme cela, Rasmus pourra être riche ! dit-elle. Je suis contente pour lui ! » Et les larmes lui montaient aux yeux, mais il n'y avait vraiment pas de quoi pleurer.

Un jour de marché, Klaus Hansen se rendit à la ville, et Rasmus était avec lui dans sa voiture. Il était assis à côté d'Else, à l'aller comme au retour. Il était follement amoureux, mais il n'en souffla pas un mot.

« Il faudrait tout de même qu'il m'en parle ! pensait la jeune fille, et elle avait bien raison. S'il ne veut rien dire, je sais comment lui faire peur ! »

Et le bruit courut bientôt dans la ferme que le plus riche fermier de la paroisse avait demandé Else en mariage, et c'était bien vrai, mais personne ne savait quelle réponse elle avait donnée.

Les pensées bourdonnaient dans la tête de Rasmus.

Un soir, Else se mit un anneau d'or au doigt, et elle demanda à Rasmus ce que cela voulait dire.

« Tu t'es fiancée ? » demanda-t-il.

« Et avec qui, à ton avis ? » demanda-t-elle.

« Avec le riche fermier ! » répondit-il.

« Tu as bien deviné ! » dit-elle, en acquiesçant d'un signe de tête, et elle s'éclipsa.

Mais il s'éclipsa lui aussi, rentra chez sa mère, l'air hagard, et il fit son balluchon. Il voulait partir dans le vaste monde. Sa mère eut beau pleurer, rien n'y fit.

Il se tailla un bâton dans le vieux saule, et il sifflait comme s'il était de bonne humeur. Il allait partir à la découverte de toutes les beautés du monde.

« Cela me fait beaucoup de peine ! dit sa mère, mais pars d'ici, c'est sans doute ce que tu as de plus sage et de mieux à faire, je n'ai qu'à en prendre mon parti. Compte sur toi-même et sur Notre-Seigneur, et tu me reviendras certainement heureux et satisfait ! »

Il partit par la nouvelle route, et vit arriver Johanne qui transportait une charrette de fumier, mais elle ne l'avait pas remarqué, et il ne voulait pas qu'elle le vît. Il s'assit derrière la haie qui bordait le fossé, pour se cacher, et Johanne passa devant lui.

Il s'en alla de par le monde, personne ne savait où il était parti, sa mère pensait qu'il reviendrait avant la fin de l'année. « Il va voir du nouveau, il va avoir d'autres choses à penser, et il va reprendre ensuite ses anciens plis, aucun fer à repasser ne peut les faire disparaître. Il tient un peu trop de son père. J'aurais préféré qu'il tienne de moi, le pauvre enfant ! Mais il reviendra certainement, il ne peut pas abandonner sa mère et sa maison ! »

Sa mère était prête à attendre des années, mais Else n'attendit qu'un mois, après quoi elle alla secrètement voir la guérisseuse Stine, la fille de Mads, qui savait soigner les gens avec des « remèdes » à elle, lire l'avenir dans les cartes et dans le marc de café, et qui savait plus que son Notre-Père. Elle savait aussi où était Rasmus. Elle lut cela dans le marc de café. Il était dans une ville étrangère, mais elle ne pouvait pas dire quel était son nom. Il y avait des soldats dans cette ville, ainsi que de gracieuses jeunes filles. Il hésitait entre le mousquet et l'une des jeunes filles.

Else trouva cette pensée insupportable. Elle était toute prête à donner ses économies pour qu'il soit libéré, mais il fallait que personne ne sache que cela venait d'elle.

Et la vieille Stine lui promit qu'il reviendrait. Elle connaissait un sortilège, un sortilège dangereux pour celui à qui on l'appliquait, mais c'était l'ultime remède. Elle voulait faire bouillir la marmite à son intention, et il serait ainsi obligé de se mettre en route, à quelque endroit qu'il se trouve dans le monde. Il serait obligé de revenir là où la marmite bouillait et où sa fiancée l'attendait. Plusieurs mois pourraient passer avant qu'il revienne, mais il reviendrait de toute façon, si toutefois il était en vie.

Sans repos ni trêve, jour et nuit, il franchirait les mers et les montagnes, que le temps fut clément ou rigoureux, quelle que soit sa fatigue, il serait obligé de revenir, il ne pourrait pas faire autrement.

La lune était dans son premier quartier. Il le fallait pour que le sortilège réussisse, dit la vieille Stine. Il y avait la tempête, on entendait des craquements dans le vieux saule. Stine coupa une baguette qu'elle entourait d'un nœud, cela aiderait certainement à attirer Rasmus, pour qu'il revienne à la maison de sa mère. On prit de la mousse et de la joubarbe sur le toit, on les mit dans la marmite qu'on plaça sur le feu. Else dut arracher une feuille du psautier, et sans faire attention, elle arracha la dernière page, celle où on trouve la liste des fautes d'impression. « Cela fera le même effet ! » dit Stine, en jetant la feuille dans la marmite.

Toutes sortes de choses étaient nécessaires pour faire la bouillie qui devait bouillonner et bouillonner sans cesse jusqu'à ce que Rasmus fut rentré à la maison. Le coq noir, dans la chaumière de la vieille Stine, y perdit sa crête rouge, qui passa dans la marmite. Le gros anneau d'or d'Else prit le même chemin, et elle ne le récupérerait jamais, Stine l'avait prévenue. Elle était très habile, cette Stine. Beaucoup de choses dont nous ne pouvons pas dire le nom allèrent dans la marmite. Elle restait toujours sur le feu, ou sur des braises ardentes ou de la cendre brûlante. Seules Stine et Else étaient au courant.

Il y eut la nouvelle lune, il y eut la pleine lune, et à chaque fois, Else venait demander : « Tu ne le vois pas venir ? »

– Je sais beaucoup de choses ! disait Stine, et je vois beaucoup de choses, mais je ne peux pas voir la longueur du chemin qu'il doit parcourir. Maintenant, il a franchi les premières montagnes ! Maintenant, il est sur la mer par mauvais temps ! Le chemin est long, il passe par de grandes forêts, il a des ampoules aux pieds, son corps est pris par la fièvre, mais il faut qu'il avance.

– Non, non ! disait Stine. Il me fait pitié !

– On ne peut plus l’arrêter, car sinon, il tombera mort sur la route ! »

Des années avaient passé. La lune brillait, ronde et grande, le vent soufflait dans le vieil arbre, un arc-en-ciel apparut dans le ciel au clair de lune.

« C’est le signe que nous sommes sur la bonne voie ! dit Stine. Rasmus va venir. »

Mais il ne vint pourtant pas.

« Le temps d’attente est long ! » dit Stine.

« J’en ai assez, maintenant ! » dit Else.

Elle vint voir Stine de plus en plus rarement et elle ne lui apporta plus de cadeaux.

Elle se sentit le cœur plus léger, et un beau matin, tout le monde sut dans la paroisse qu’Else avait dit oui au plus riche fermier.

Elle se rendit sur place pour voir la ferme et les terres, le bétail et les biens. Tout était en bon état, il n’y avait pas de raison d’attendre pour célébrer les noces.

Celles-ci donnèrent lieu à de grandes festivités qui durèrent trois jours. On dansa au son de la clarinette et des violons. Personne de la paroisse ne fut oublié au moment des invitations. La mère Ølse était aussi présente, et lorsque la fête fut finie, que les invités eurent remercié les hôtes, et que les trompettes eurent sonné le départ, elle rentra chez elle avec les restes du festin.

Elle avait simplement fermé la porte avec une cheville, celle-ci avait été enlevée, la porte était ouverte, et Rasmus était assis dans la pièce. Il était revenu à la maison, il venait d’arriver. Mon Dieu, quelle mine il avait ! Il n’avait que la peau et les os, il avait le teint pâle et jaune.

« Rasmus ! dit sa mère. Est-ce toi que je vois ? Comme tu as mauvaise mine ! Mais j’ai malgré tout la joie au cœur de te retrouver ! »

Et elle lui donna quelques-unes des bonnes victuailles qu’elle avait rapportées du festin, un morceau de rôti et une part de la tarte qui avait été servie à la noce.

Ces derniers temps, il avait souvent pensé à sa mère, dit-il, à son foyer et au vieux saule. Il trouvait curieux d’avoir souvent vu l’arbre dans ses rêves, ainsi que Johanne qui marchait pieds nus.

D’Else, il ne dit pas un mot. Il était malade et il fallait qu’il se mette au lit. Mais nous ne croyons pas que c’était la faute de la marmite, ou qu’elle avait exercé un pouvoir sur lui. Seules la vieille Stine et Else le croyaient, mais elles n’en parlaient pas.

Rasmus avait la fièvre, et c’était contagieux. Si bien que personne ne vint à la maison du tailleur,

sauf Johanne, la fille du sabotier. Elle pleura en voyant dans quel piteux état Rasmus se trouvait.

Le docteur lui fit une ordonnance pour la pharmacie. Il ne voulut pas prendre les médicaments. « À quoi bon ! » dit-il.

« C’est pour que tu te remettes ! dit sa mère. Compte sur toi-même et sur Notre-Seigneur. Si seulement je pouvais te voir reprendre du poids, et t’entendre siffler et chanter, je ferais volontiers don de ma vie ! »

Et Rasmus fut débarrassé de sa maladie, mais sa mère l’attrapa. C’est elle que Notre-Seigneur rappela, et pas lui.

La solitude régnait dans la maison, la pauvreté s’y installa encore plus. « Il est usé ! disaient les gens de la paroisse. Rasmus le Pouilleux ! »

Il avait vécu une vie dissolue au cours de ses voyages, et c’était cela, plutôt que la marmite noire qui bouillonnait, qui lui avait sucé les moelles et semé le désordre dans son corps. Ses cheveux devinrent rares et gris. Il n’avait pas envie de travailler normalement.

« À quoi bon ! » disait-il. Il fréquentait le cabaret plutôt que l’église.

Par un soir d’automne, il avançait avec peine dans le vent et la pluie sur la route boueuse qui menait du cabaret à sa maison. Sa mère n’était plus de ce monde depuis longtemps, elle avait été enterrée. Les hirondelles et l’étourneau, ces fidèles créatures, étaient aussi partis. Johanne, la fille du sabotier, elle, n’était pas partie. Elle le rattrapa sur la route, et fit un bout de chemin avec lui.

« Ressais-toi, Rasmus !

– À quoi bon ! » dit-il.

« C’est une mauvaise devise que tu as ! dit-elle. Souviens-toi des paroles de ta mère : “Compte sur toi-même et sur Notre-Seigneur !” Tu ne le fais pas, Rasmus ! Chacun doit le faire, c’est un commandement qu’on doit respecter. Ne dis jamais : “À quoi bon !”, sinon tu arraches toi-même la racine de tout ce que tu fais ! »

Elle l’accompagna jusqu’à la porte de sa maison, puis elle se sépara de lui. Il ne resta pas à l’intérieur, il se rendit sous le vieux saule, et s’assit sur une des pierres de la borne renversée.

Le vent sifflait dans les branches de l’arbre, c’était comme une chanson, c’était comme si quelqu’un parlait. Rasmus lui répondait, il parlait à haute voix, mais personne ne l’entendait, mis à part l’arbre et le vent qui soufflait.

« Je sens le froid me gagner ! C'est certainement le moment d'aller au lit. Dormir, dormir ! »

Il se mit alors en route, mais il ne se dirigea pas vers la maison, il alla vers la mare, il trébucha et tomba. La pluie tombait à verse, le vent était d'un froid glacial, et il ne s'en rendait pas compte. Mais lorsque le soleil se leva et que les corneilles volèrent au-dessus des roseaux de la mare, il se réveilla, à demi mort. S'il avait mis la tête à l'endroit où se trouvaient ses pieds, il ne se serait jamais relevé, les vertes lentilles d'eau auraient été son linceul.

Au cours de la journée, Johanne vint à la maison du tailleur. Elle lui porta secours, elle fit en sorte qu'il puisse entrer à l'hôpital.

« Nous nous connaissons depuis notre enfance, dit-elle. Ta mère m'a donné de la bière et de la nourriture, je ne pourrai jamais le lui rendre ! Tu vas recouvrer la santé, tu vas devenir un homme digne de vivre ! »

Et la volonté de Notre-Seigneur fut qu'il restât en vie. Mais sa santé et son humeur passèrent par des hauts et des bas.

Les hirondelles et l'étourneau vinrent, puis repartirent et revinrent encore. Rasmus vieillit avant l'âge. Il vivait seul dans sa maison, qui se détériorait de plus en plus. Il était pauvre, plus pauvre maintenant que Johanne.

« Tu n'as pas la foi ! dit-elle. Et quand on n'a pas Notre-Seigneur, qu'est-ce qu'on a ? Tu devrais prendre la communion ! dit-elle. Tu ne l'as sans doute pas fait depuis ta confirmation.

– À quoi bon ! » dit-il.

« Si tu parles ainsi et si c'est ce que tu crois, il faut t'en abstenir ! Notre-Seigneur n'aime pas qu'on s'approche de sa table à contrecœur. Mais pense tout de même à ta mère et à ton enfance ! Tu étais à l'époque un garçon gentil et pieux. Me permets-tu de te lire un psaume ?

– À quoi bon ! » dit-il.

« J'en tire toujours une consolation ! » répondit-elle.

« Johanne, tu es certainement devenue une sainte ! » et il posa sur elle un regard terne et las.

Et Johanne récita le psaume, sans regarder dans un livre, car elle n'en avait pas. Elle le savait par cœur.

« C'étaient de belles paroles ! dit-il. Mais je n'ai pas pu très bien suivre. Ma tête est tellement lourde ! »

Rasmus était devenu un vieil homme, mais Else n'était plus jeune non plus, s'il faut parler d'elle.

Rasmus ne parlait jamais d'elle. Elle était grand-mère. Sa petite-fille était une petite bavarde qui jouait avec les autres enfants du village. Rasmus s'approcha un jour, appuyé sur son bâton, il s'arrêta, regarda les enfants jouer, leur adressa un sourire, le passé éclairait ses pensées. La petite-fille d'Else le montra du doigt, « Rasmus le Pouilleux ! » cria-t-elle. Les autres petites filles suivirent son exemple : « Rasmus le Pouilleux ! » crièrent-elles, et elles poursuivirent le vieil homme de leurs cris.

C'était un jour gris et triste, et il y en eut encore plusieurs, mais après des jours gris et tristes, il vint aussi un jour ensoleillé.

C'était par un beau matin de Pentecôte, l'église était décorée avec des branches de bouleau vertes, elle sentait la forêt, et la lumière du soleil éclairait les bancs. Les grands cierges de l'autel étaient allumés, c'était le moment de la communion. Johanne était parmi ceux qui étaient à genoux, mais Rasmus n'était pas de leur nombre. Notre-Seigneur venait de le rappeler ce matin-là.

Après de Dieu, on trouve grâce et miséricorde.

De nombreuses années ont passé depuis. La maison du tailleur est encore là, mais personne n'y habite plus, elle pourrait s'effondrer dès la première nuit de tempête. La mare est envahie par les roseaux et les trèfles d'eau. Le vent souffle dans le vieil arbre, on croirait entendre une chanson. Le vent la chante, l'arbre la raconte. Si tu ne la comprends pas, adresse-toi à la vieille Johanne, à l'hospice.

C'est là qu'elle vit, elle chante son psaume, celui qu'elle avait chanté à Rasmus. Elle pense à lui et prie Notre-Seigneur pour lui, cette âme fidèle. Elle sait raconter le temps passé, les souvenirs qui sifflent dans le vieil arbre.